

Irène Brisson, Les Violons du Roy : À la mesure d'un rêve, Québec, Commission de la capitale nationale du Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, 130 p. ISBN 978-2-7637-8974-3

Bertrand Guay

Volume 13, Number 1-2, September 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1012360ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1012360ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de recherche en musique

ISSN

1480-1132 (print)

1929-7394 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guay, B. (2012). Review of [Irène Brisson, *Les Violons du Roy : À la mesure d'un rêve, Québec, Commission de la capitale nationale du Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, 130 p. ISBN 978-2-7637-8974-3*]. *Les Cahiers de la Société québécoise de recherche en musique*, 13(1-2), 133–135.
<https://doi.org/10.7202/1012360ar>

pas de musique, ni même de politique, de religion, d'histoire, de sociétés, mais fait plutôt état de notre conception de la musique, d'une part, et de l'Orient, d'autre part. Il soulève des appréhensions, des apriorismes, des présupposés, même des conjectures, qui déterminent et délimitent la façon dont la musicologie et notre société les reconnaissent. Porter un tel regard introspectif sur cette discipline et notre société nous permet de découvrir dans quelle mesure la musicologie est à l'image de notre société.

Bruno Deschênes, ethnomusicologue indépendant

Irène Brisson
***Les Violons du Roy :
À la mesure d'un rêve,
Québec***
Commission de la capitale
nationale du Québec,
Presses de l'Université
Laval, 2010,
130 p.
ISBN 978-2-7637-8974-3



La ville de Québec peut se targuer de posséder des organismes musicaux non seulement de haute qualité, mais également durables. Bien que soumis aux perpétuels tracassés liés à leur financement, la Musique des Voltigeurs (1866), le Club musical (1891), l'Orchestre symphonique de Québec (1902) et quelques autres poursuivent inlassablement leur mission, année après année, concert après concert. Si, pour leur part, les Violons du Roy (VdR) comptent à peine plus d'un quart de siècle d'existence, ils ont vécu en accéléré et très rapidement gravi les échelons. En quelques années à peine, ils ont contribué de façon spectaculaire au rayonnement culturel de la ville de Québec à travers le monde. Grâce à leurs tournées internationales et à leurs nombreux enregistrements sur disque, universellement salués par la critique, les VdR jouent depuis un bon moment déjà dans les « ligues majeures ». Un bilan s'imposait.

Ce bilan a pris la forme d'une superbe monographie parue dans la collection de la Bibliothèque de la Commission de la Capitale nationale et publiée par les soins des Presses de l'Université Laval. Pour réaliser ce travail, les VdR ont fait appel à la musicologue Irène Brisson, qui signe là son premier livre¹. Un choix des plus judicieux, tant pour la rigueur connue et reconnue de l'auteure que pour sa connaissance approfondie de l'ensemble dont elle suit assidûment les activités depuis sa fondation. Comme elle l'explique dans son avant-propos : « [...] mon intérêt pour cet orchestre

remontait à sa naissance, en 1984 : je connaissais alors la moitié de ses membres fondateurs, puisqu'ils avaient été mes élèves d'histoire de la musique au Conservatoire de Québec. Je suivais donc avec fierté leur jeune parcours et leur étonnante aventure. » Maintenant retraitée du Conservatoire, Irène Brisson est conférencière et auteure de nombreux articles, notamment sur la vie musicale à Québec ; elle a été critique musicale au journal *Le Soleil* et collabore régulièrement à une foule de publications.

L'auteure a principalement travaillé à partir des archives des VdR, qui regroupent bien entendu les programmes des concerts de l'ensemble et les coupures de presse accumulées au fil des ans. Plusieurs entrevues réalisées par Émilie Guilbeault-Cayer et Benoit Bordage des Services historiques Six-Associés lui ont été accessibles et elle a également pu trouver réponses à diverses questions en s'adressant directement à Bernard Labadie, chef fondateur et directeur artistique des VdR, et à divers acteurs, anciens et actuels, de l'ensemble, le tout complété par ses propres souvenirs.

L'ouvrage suit tout naturellement la ligne du temps, mais l'auteure ne s'y enferme pas de façon rigide, n'hésitant pas, ici et là, à retourner dans le passé ou à se projeter dans l'avenir pour établir certaines relations de causalité entre tels et tels événements survenus à quelques années de distance. Cette façon de faire a ses avantages et ses inconvénients, mais, hormis certains écarts chronologiques qui peuvent parfois nous dérouter momentanément, ces derniers s'avèrent toujours pertinents et justifiés.

Quatre chapitres divisent le texte, qui tient en 80 pages aérées et abondamment illustrées. Le premier chapitre se concentre sur les années 1980, les années pionnières, au cours desquelles quelques jeunes musiciens se lancent tête baissée dans une aventure téméraire, avec l'énergie, la conviction et l'innocence de la jeunesse, sans crainte du lendemain, affirmant sans ambages venir occuper le créneau vacant depuis quelque temps d'orchestre de chambre de la ville de Québec : « Avec la naissance des Violons du Roy, cette importante lacune est maintenant comblée », peut-on lire dans le programme du concert inaugural présenté le 14 octobre 1984. Une dizaine d'instrumentistes dont la moyenne d'âge est alors de 22 ans « y compris le chef », précise l'auteure, forment le noyau de l'ensemble qui défendra essentiellement le répertoire baroque à ses débuts, bien que son objectif soit de s'ouvrir à toutes les musiques destinées à un orchestre de chambre. On verra par la suite que son répertoire s'élargira non seulement à la musique des autres époques, mais également à des styles aussi variés que le jazz, le tango, la musique populaire, les musiques du monde,

¹ Mentionnons que les Presses de l'Université Laval ont mis en ligne une entrevue de Brisson réalisée au moment de la parution du livre et facilement repérable via Youtube, en tapant les mots « violons » et « Brisson ».

etc. Les jeunes musiciens ont une telle foi en leur mission qu'ils acceptent de ne recevoir aucune rétribution durant la première saison. Ce n'est qu'au cours de la deuxième année qu'ils se voient remettre «le cachet astronomique de cent dollars par concert, quel que soit le nombre de répétitions» (p. 10). Au cours de cette première phase de leur existence, les VdR ont déjà le vent dans les voiles et rien ne semble refroidir leur élan. Bien au contraire, des ensembles périphériques directement issus des VdR voient même le jour : l'Ensemble vocal Bernard-Labadie qui deviendra, dès 1992, la Chapelle de Québec, chœur maison des VdR, et qui présentera les plus grandes pages chorales du répertoire, puis le Quatuor Québec et la Bande baroque.

Ces premières années sont jalonnées de coups de maître. Petit à petit, les VdR font leur marque, attirent l'attention, s'imposent et forcent l'admiration et les éloges de la critique – qui s'était montrée tout de même sceptique au début. Parmi les événements marquants de cette période, le plus remarquable reste sans doute la participation du chœur et de l'orchestre aux funérailles nationales de René Lévesque pour l'interprétation d'extraits du Requiem de Mozart, et ce, à la demande expresse de la famille de l'ancien premier ministre. Soulignons aussi, en décembre 1989, cette boutade prophétique lancée par Labadie au nouveau maire de Québec, Jean-Paul L'Allier, après un concert au Palais Montcalm où quelques personnalités bien connues de la région (dont le mathématicien Jean-Marie de Koninck et l'animateur Robert Gillet) avaient participé à l'interprétation de la *Symphonie des jouets*. Déguisé en père Noël pour l'occasion, Labadie avait fait dire au nouveau maire : «La cheminée du Palais Montcalm a bien besoin d'être ramonée!». Ces paroles ne sont pas tombées dans l'oreille d'un sourd...

Le deuxième chapitre se concentre sur les années 1990 : les VdR sont à la croisée des chemins, plusieurs musiciens faisant aussi partie de l'Orchestre symphonique de Québec (OSQ), ce qui pose de sérieux casse-têtes à l'administration, en particulier dans la préparation du calendrier des répétitions et des concerts. En 1992, l'orchestre se dote donc de nouvelles structures et acquiert le statut d'ensemble permanent. Décision lourde de conséquences, mais combien prometteuse ! Désormais, des auditions permettent d'ouvrir des postes aux musiciens venant d'un peu partout. Des projets mobilisateurs se multiplient, entre autres l'aventure discographique qui vaudra aux deux ensembles (Violons du Roy et Chapelle de Québec) de réaliser pas moins de 21 disques compacts en une vingtaine d'années à peine, sans compter la mise sur pied de tournées internationales qui conduiront les musiciens sur quatre des cinq continents. En dépit de certaines graves inquiétudes quant au financement de l'orchestre, les VdR étonnent désormais l'ensemble du monde musical et font rayonner la ville de Québec d'un vif

éclat. Irène Brisson nous rappelle, en fin de chapitre, que l'âge moyen de musiciens n'est pourtant, en cette fin de xx^e siècle, que de 30 ans...

C'est avec le début du nouveau siècle que s'ouvre le chapitre trois, «Du nouveau sur toute la ligne». L'orchestre consolide sa réputation en se produisant dans les salles les plus prestigieuses du monde, notamment le Concertgebouw d'Amsterdam, pour n'en mentionner qu'une, et en engageant certains des solistes les plus fabuleux. Il poursuit en outre son développement en embauchant un premier chef en résidence, en l'occurrence Jean-Marie Zeitouni, en 2001, qui fera un travail remarquable au sein du groupe en ouvrant les VdR à la musique populaire, au tango argentin, etc.

Enfin, le quatrième et dernier chapitre relate tout d'abord ce qui constitue sans doute la réalisation la plus ambitieuse des VdR et de Labadie, soit la rénovation spectaculaire du Palais Montcalm. Ici, il faut lever notre chapeau à Irène Brisson, qui a fait un travail remarquable de concision dans ce qui fut une véritable épopée et qui a, du reste, tant fait couler d'encre à l'époque. On suit pas à pas les développements de cette histoire, sans s'emmêler dans les dédales de ses péripéties hallucinantes. Persistant malgré les critiques virulentes et incessantes de divers commentateurs (essentiellement radiophoniques), Labadie et le maire Jean-Paul L'Allier ont tenu le cap et le nouveau Palais Montcalm fait aujourd'hui l'orgueil de Québec et l'envie de tous ses visiteurs. Toujours dans ce chapitre, Irène Brisson rappelle une soirée-marathon d'une durée de quatre heures, présentée dans le cadre des célébrations du 400^e anniversaire de Québec, et qui reproduisait le fameux concert du 22 décembre 1808 au cours duquel Beethoven avait entre autres fait créer ses 5^e et 6^e *Symphonies*.

On doit savoir gré à Irène Brisson d'avoir assorti son dernier chapitre d'une brève «Rétrospective» qui, non seulement fait le point sur l'essentiel à retenir de la fabuleuse aventure des VdR, mais qui montre avant tout que cet ensemble constitue un fleuron unique tant pour la ville de Québec que pour la musique tout entière. L'auteure conclut cette rétrospective en citant un Labadie sans fausse modestie : «Si nous ne sommes pas parmi les meilleurs et si nous n'avons pas notre propre voix reconnaissable entre toutes, cela ne vaudra pas la peine de nous faire venir du Québec pour donner des concerts, et notre croissance ne sera alors pas possible». C'est ainsi, donc, par son unicité, par sa personnalité particulière, par son «son», dimensions auxquelles l'auteure accorde une attention spéciale, que cet orchestre a pu se tailler une place si étonnante dans la vie musicale québécoise et canadienne.

Refaire le parcours des VdR, c'est aussi, par la force des choses, réaliser une première biographie de Labadie. Ainsi, régulièrement dans l'ouvrage, Irène Brisson relate la

progression et les moments clés de la carrière du fondateur des VdR en généreuses parenthèses, dont il ressort clairement de cela que tous deux – chef et orchestre – ont connu un développement artistique commun, que l'évolution de l'un fut conditionnée par celle de l'autre et que, pour ainsi dire, l'un fut l'école de l'autre. Même si Labadie mène une carrière très brillante en dehors des VdR – dès 1989, il était nommé chef du chœur symphonique de l'OSQ; en 1994, il prenait la direction artistique de l'Opéra de Québec et plus tard celle de l'Opéra de Montréal; il a dirigé au Metropolitan Opera de New York; a été invité par le fameux Big Five, soit les cinq orchestres états-unis les plus prestigieux; etc. –, il y a quelque chose d'organique, au sens premier du terme, entre lui et son orchestre. Irène Brisson réserve au chef fondateur la part qui lui revient et brosse un portrait qu'on devine à l'avance élogieux. Mais, même avec la plus parfaite objectivité, pouvait-il en être autrement?

Deux annexes suivent le texte. La première laisse la parole à certains artistes qui se sont produits avec les VdR. Suit la liste des solistes, chefs d'orchestre et autres artistes invités par les VdR. Soulignons l'absence d'index, omission regrettable dans un ouvrage qui servira éventuellement de référence.

Écrit dans une langue souple et dans un style fluide et élégant, l'ouvrage se lit très agréablement. Si Irène Brisson laisse paraître un certain parti pris (après tout, des liens d'affection la relie directement aux VdR, comme on l'a vu), elle ne fait aucune concession à la complaisance et l'ouvrage, bien que de type grand public, s'avérera assurément fort utile, voire incontournable, pour les historiens futurs, notamment d'éventuels biographes de Labadie.

De nombreux tableaux enrichissent la présentation graphique du livre. Ces tableaux présentent ici le nom des musiciens des VdR à telle ou telle étape de leur parcours, là une carte montrant les villes du monde où ils se sont produits (on aurait aimé dans ce cas l'ajout de l'année à côté du nom). On peut y voir aussi les différents types d'archets employés par les musiciens de l'orchestre, les disques réalisés pour telle compagnie ou durant telle période. Un concept graphique sobre et aéré ainsi qu'une iconographie judicieusement choisie rythment agréablement la lecture.

Fait à noter, l'ouvrage se présente dans une version bilingue, la traduction anglaise du texte intégral tenant toutefois en un nombre restreint de pages grâce entre autres à l'emploi de plus petits caractères. Heureuse initiative qui rend le livre « vendable » à peu près partout dans le monde. On peut peut-être ici déplorer que la mention de la traduction ne figure qu'en quatrième de couverture et non en une, ce qui rend l'information plus difficile d'accès.

Notons, pour terminer, que ce livre, vendu au coût de 39,95 \$, se complète d'un magnifique disque compact de près de 80 minutes réalisé à partir de prestations publiques enregistrées principalement par Espace Musique (Radio-Canada) et Radio 2 (CBC). S'y trouvent gravés une suite de danses tirées de l'*Alcina* de Haendel donnée au Concertgebouw d'Amsterdam en 2004, deux airs du même opéra, chantés par la soprano Karina Gauvin à la salle Pollack de Montréal, des extraits instrumentaux du *Dardanus* de Rameau et l'intégrale de la *Symphonie n° 104*, « Londres », de Haydn. Tout enregistrement accompagnant ce type de publication est naturellement le bienvenu, mais il s'avère ici d'autant plus appréciable et pertinent qu'Irène Brisson consacre toute une section au son très particulier des VdR, reconnaissable entre tous aux dires de plusieurs, dont Labadie lui-même (p. 18). On pourra donc facilement se faire sa propre opinion sans avoir à courir chez son disquaire.

Bertrand Guay, musicologue, professeur aux conservatoires de Québec et de Rimouski

Rachid Taha

Diwan +

Diwan 2

Universal Music France,

LC 00126, 2010

Deux disques compacts,

pochette double

en carton glacé



C'est en juillet 2010 qu'est parue la réédition en format double des albums *Diwan* (1998) et *Diwan 2* (2006) du chanteur d'origine algérienne Rachid Taha. Ces disques compacts, qui mettent de l'avant le répertoire traditionnel arabe, constituent des épisodes isolés dans la carrière du chanteur dont la discographie comprend surtout des enregistrements à caractère rock et des projets musicaux complètement éclectiques. Cette réédition apparaît digne d'intérêt à plusieurs égards, car non seulement permet-elle un survol du répertoire musical arabe, mais elle nous incite aussi à creuser la question identitaire sous-jacente à cette démarche de retour aux sources.

Né à Oran en 1958, Taha émigre avec sa famille dès l'âge de douze ans pour s'installer à Marseille. Résidant aujourd'hui à Paris, il se définit comme un membre de la génération du retour, soit ces enfants immigrés qui devaient éventuellement retourner en Algérie, mais qui ont finalement bâti leur vie en France. Élevé dans le sud de la France, Taha a reçu une éducation française alors même qu'il ne maîtrisait pas complètement la langue arabe; son apprentissage

¹ Dominique Lacoute et Rachid Taha, *Rock la casbah*, Paris, Flammarion, 2008, p. 161.

² Ibid., p.129.